

s'inclineront tous les Jacobins, tous les cosmopolites et les aigrefins de la Haute Danque internationale, qui espèrent trouver auprès d'un maître, la protection dont ils ont besoin pour échapper aux effets de la colère nationale qui grondesourdement et au juste châtiement de leurs innombrables crimes.

ECHOS & NOUVELLES

Saviez-vous qu'il y eût en 1902, sous le ministère Waldeck-Rousseau, comme en 1825 sous le ministère de Villèle, une question du milliard ? D'ailleurs, tranquillisez-vous : la question, cette fois, n'a rien de politique et ne jettera pas le trouble dans nos finances — auxquelles, en vérité, il ne manquerait plus que cela !

Il s'agit du milliard... de minutes écoulées depuis la naissance de Jésus-Christ. A quelle date ce milliard a-t-il été ou sera-t-il acquis ? That is the question. Il semble, n'est-il pas vrai, qu'elle soit d'une simplicité enfantine et se puisse trancher en quatre coups de crayon ? Ah ! bien oui !... Le desaccord là-dessus est formel entre les savants, les calculateurs, les astronomes, toutes les compétences, en un mot, les plus qualifiées. Etonnez-vous ensuite qu'on ne parvienne pas à s'entendre — il n'y paraît que trop en ce moment — sur le meilleur moyen de rendre la France heureuse, telle jadis la Bourgogne !

Un journal des plus graves, la République de M. Méline, avait annoncé le mois dernier, que la milliardième minute sonnerait à l'horloge du Temps le 14 avril 1902, à 10 heures 40 du matin. L'affirmation semblait péremptoire, et d'ailleurs facile à contrôler... En apparence, du moins, faut-il croire ; car, le 16 avril, M. Camille Flammarion annonçait à la Société astronomique de France que le fameux milliard de minutes ne serait acquis à l'humanité que le 18 avril 1902, à 6 heures 10 du soir.

M. Camille Flammarion ayant poussé la précision de son calcul jusqu'au millième de seconde et n'avait n'est-ce pas ? qu'à s'incliner, nous, chétifs et profanes, devant une telle parole d'évangile... astronomique. Et, déferents, nous nous inclinons.

Mais attendez ! Il y a une troisième solution du problème. celle du bureau des Longitudes, qui, lui aussi, a fait le calcul avec non moins de précision et de millièmes de seconde, est loin de compter avec M. Camille Flammarion qu'il traite un peu dédaigneusement d'« astronome de Juvisy » — comme on disait jadis « académicien d'Étampes ».

Le bureau des Longitudes, donc, affirme que l'auteur de l'Astronomie populaire s'est trompé de 9 jours, 16 heures et 30 minutes — excusez du peu ! D'après son calcul à lui, le seul infallible (?) nous avons compté la milliardième minute seulement le 28 avril, à 10 heures 40 du matin.

A quand une quatrième cloche à un quatrième son ? La parole est à l'Officiel. Mais que serait-ce, mon Dieu ! si les mathématiques n'étaient pas une science exacte ?

An surplus, n'oublions pas que les savants n'ont jamais pu se mettre tout à fait d'accord sur la question de savoir si le vingtième siècle commençait avec l'année 1900 ou avec l'année 1901.

Le mieux est d'en rire !

Nicolas II est un fin gourmet, et sa cuisine est la mieux montée du monde. Le tsar est surtout friand d'un hors-d'œuvre, les Canapés de kikkis, dont le Journal nous donne la recette que nous dédions aux ménagères :

Prenez des kikkis — petits poissons de la Baltique, assez semblables aux sprotos de Hollande — faites-les tremper quelque temps afin de les peler plus facilement. Egouttez-les bien ensuite,

enlevez-leur la peau et les arêtes et mettez les chairs dans le mortier. Pilez jusqu'à réduction en pâte fine. Mettez du beurre bien frais et assaisonnez de poivre de Cayenne.

Coupez de la mie de pain en morceaux de cinq centimètres de largeur sur un centimètre d'épaisseur, beurrez-les afin d'obtenir de jolis croûtons dorés. Ces derniers — une fois refroidis, étendez à leur surface, mais d'un seul côté, une couche de votre pâte de poisson et de beurre. Prenez maintenant des filets d'anchois : fendez-les en deux, ce qui vous donne huit filets par anchois. Dans le sens de la longueur du croûton, disposez trois filets, tandis qu'en biais sur les premiers, vous en poserez un autre, coupé en trois ou quatre morceaux. Enfin, sur l'un des bords extérieurs du croûton, placez un mince cordon de blanc d'œuf haché et sur l'autre, un cordon de jaune, le tout garni de persil haché.

Un autre mets très apprécié de l'estomac impérial c'est le bortsch. Voici, d'après M. Cubat, ex-cuisinier de la cour, comment on le sert à la table des souverains russes :

Faites une julienne de bettes, poireaux, racines, céleris ; persil, oignons et petits choux finés. Passez au beurre. Quand le tout est d'une belle couleur blonde, mouillez avec du bon bouillon et une cuillère à pot de jus de betterave aigri. Ajoutez un caneton, préalablement rôti aux trois quarts ; un kilo de poitrine de bœuf, également blanchie, un bouquet composé de marjolaine, d'un clou de girofle et d'une feuille de laurier.

Faites bouillir à petit feu jusqu'à parfaite cuisson de la viande que vous sortez alors du potage. Coupez ensuite caneton et bœuf et retirez le bouquet, dégraissez et assaisonnez le potage. Ajoutez-y une liaison, faite d'une demi-cuillère à pot de crème aigrie, que vous détendez avec le jus de deux bettes rouges et rapée, un peu de persil et une bonne pincée de fenouil haché et blanchi. Au moment de servir, ajoutez les morceaux de caneton et de bœuf, ainsi que des petites saucisses grillées et débarrassées de leur peau.

Ca ne vous fait-il pas venir l'eau à la bouche ?

Dea partisans résolu de la guerre à l'alcool viennent d'utiliser, à Paris, un moyen de propagande assez original. Il consiste en de petits rectangles de papier gommé, sur lesquels sont inscrits ces mots : « L'alcoolisme, voilà l'ennemi ! » Et voici la façon de les utiliser :

Sur presque toutes les affiches électorales, sur les professions de loi des candidats, sur les invitations des comités, se détache, on le sait, en gros caractères, le mot : Citoyens ! Or, c'est immédiatement à la suite de ce mot que les anticoolistes apposent leur petit rectangle, et, comme ils ont soin de le choisir d'une couleur identique à celle de l'affiche, il semble faire corps avec elle, si bien que l'appel du candidat ou du comité a bien l'air de débiter ainsi : « Citoyens ! l'alcoolisme, voilà l'ennemi ! »

Cette petite propagande, d'ailleurs inoffensive, ne manque point, comme on voit, d'une certaine ingéniosité. Pour beaucoup, c'est même ce qu'il y a de meilleur dans les professions de foi.

CHRONIQUE LOCALE TOURCOING

Elections législatives Scrutin de Ballottage du 11 Mai Cantons Sud et Nord-Est de Tourcoing 8^e Circonscription de Lille

LÉON MONNIER

Industriel Membre de la Chambre de Commerce Candidat Républicain

— Pour moi, il m'a souverainement déplu, prononça Bébé d'un ton doctoral et, à votre place, sire, je le reverrais dans son pays de sauvages...

— Il o ! bo ! mon Bébé, vous allez vite en besogne. Il ne faut pas jnger les gens sur l'apparence, et ce jenne homme a sans doute des qualités cachées.

— Son oncle lui témoigne d'ailleurs une affection qui fait son éloge.

— Oh ! ma mère, c'est peut-être un bon neveu, ce n'est pas un bon fils.

— Pourquoi, Maruchna ?

— On n'oublie pas plus sa langue maternelle que l'on ne s'olt oublier sa mère, mon cher papa, répondit simplement la jeune princesse.

Loin de corriger cet effet défavorable, la conduite du pseudo-Robert ne fit encore que l'accentuer. Malgré les objurgations paternelles, il ne consentait à entrer dans la peau de son rôle que s'il n'y était pas trop à l'étroit et se refusait absolument à s'imposer la moindre contrainte pour di-mulser ses mauvais instincts et son véritable caractère.

Dur, hantain, violent et hypocrite à la fois, il s'aliéna bientôt maîtres et serviteurs, officiers et bourgeois, bêtes et gens, par ses allures tranchantes, grossières ou rampantes, sa brutalité envers les faibles, sa courtoisie envers les forts.

Malgré son extrême indulgence et sa bienveillance paternelle pour l'enfant d'un homme à qui il avait de si grandes obligations, le bon roi était loin d'être enthousiasmé de son fils et ne pouvait cacher sa déception.

« Tout petit il promettait mieux que cela, chevalier, répétait-il à Mauron, devant son dépit, vous n'aurez pas été un teneur assez sévère et vous aurez gâté ses belles qualités. Enfin, il est jeune ! espérons que cela se fera ; mais vraiment il ne ressemble guère à son père. »

Union Sociale et Patriotique

Les électeurs des cantons Sud et Nord-Est de Tourcoing sont invités à une Grande Réunion Privée qui aura lieu aujourd'hui Samedi 3 Mai, à huit heures du soir, dans la Salle des Fêtes Place Leverrier.

Conférence par MM. BILLARD, avocat à la Cour d'Appel de Paris et Raphaël MARCHAND, professeur.

Déclarations de M. Léon MONNIER candidat aux élections législatives.

La situation Electorale de M. Dron

Nous avons démontré dans notre numéro de Mercredi dernier, que M. Dron n'avait pas lieu de se déclarer satisfait du scrutin de Dimanche.

Quand un homme politique a occupé, comme M. Dron pendant de longues années, une situation aussi évidente, quand il tient dans ses mains toutes les forces administratives d'une circonscription, quand tout le monde, grands ou petits, ont pris l'habitude de compter exclusivement sur cet homme pour obtenir une faveur quelconque du gouvernement, il lui est interdit de se laisser mettre en ballottage.

Du jour où cet homme politique a vu entamer sa popularité, on peut affirmer que sa chute est prochaine.

Dans un placard signé de M. Dron, que nous avons vu sur les murs de Tourcoing, le candidat radical se faisait gloire d'avoir représenté de différentes façons la ville de Tourcoing depuis dix-huit années.

Or, sa mise en ballottage est la condamnation publique de son rôle politique. Quoi qu'en disent ses amis, M. Dron est en minorité à Tourcoing. Prenons, si vous le voulez bien, les résultats du premier tour.

M. Dron, a obtenu 8029 suffrages ; mais, M. Monnier en a recueilli 6995, et M. Delsalle 2309.

Additionnez ces deux derniers nombres, et vous obtenez une majorité de 1275 voix hostiles à M. Dron.

Ajoutez à cela un millier d'abstentionnistes qui, assurément, ne sont pas partisans de M. Dron, puisque ses journaux et ses amis de la solidarité ont pris soin de nous dire que la discipline la plus sévère régnait dans les rangs du parti radical et en particulier dans les sections de la société secrète dont il est le Président, et le candidat radical se trouve en minorité effective, réelle de 2275 voix.

Les chiffres sont les chiffres, n'est-il pas vrai ?

Aussi, comprenons-nous l'embarras dans lequel le premier tour de scrutin a mis M. Dron et ses amis.

Pour le second tour, cet homme tout puissant, cette « terreur locale » va en être réduit à compter exclusivement sur le monde socialiste pour essayer de se tirer d'affaire.

Pendant dix jours, M. Dron sera dans la nécessité de faire des démarches humiliantes auprès de ceux-là même qu'il traitait du haut de sa grandeur dans le sein du conseil municipal.

Nous le verrons même s'aplatir aux pieds de M. Delsalle, de cet homme qu'il redoutait au point qu'il cherchait à le desservir auprès de la magistrature de Tournai.

Oh ! il fera le bon apôtre, il couvrira de fleurs Delsalle et ses amis socialistes ; il cherchera à les enliser en leur promettant encore plus qu'il ne pourra leur donner. Nous

Malgré ces mots, qui faisaient pâlir le misérable, personne n'avait le moindre soupçon. Pour tons, Julien était bien le fils du brave Pléto... seulement on regretta qu'un tel père eût un tel fils.

Stanislas, déplorait son manque d'esprit, la princesse son manque de cœur.

Chaque matin il l'accompagnait à la messe où elle se rendait sans faste, sans appareil, suivie seulement de deux valets de pied.

Une foule de malheureux, avides de contempler celle qui allait être leur souveraine, se pressaient sur son passage, tant et si bien qu'un jour elle se trouva investie au point de ne pouvoir plus ni avancer ni reculer.

« Eloignez donc ces drôles qui importunent Sa Majesté ordonna Julien, faisant l'important.

— Point ! monsieur, interrompit vivement Marie, arrêtant ce zèle intempestif, on ne doit jamais repousser les pauvres gens. »

Et avec une bonne grâce charmante :

« Je pense, mes amis, que c'est pour le plaisir de me voir et parce que vous m'aimez comme je vous aime, que vous me serrez de si près. Si cela est, faites-moi place, je vous prie, et ne m'étonnez pas. »

Des cris de joie saluèrent cette spirituelle allocution et tous s'écartèrent avec empressement.

Seule une vieille paysanne bancalé et quelque peu sourde, demeura plantée sur sa béquille, répétant avec obstination :

« J'avions bien prédit, qu'vous seriez reine ! J'avions bien prédit ! »

« Je refrain impatientia Julien, déjà humilié et furieux de la réprimande qu'il s'était attirée, et en passant devant la mandante, il bouscula accidentellement sa béquille.

Elle poussa un cri de détresse, chancela et serait tombée, si Marie ne lui eût tendu une main royale à laquelle elle se cramponna éperdument,

doutons qu'il arrive jamais à ramener à lui ces brebis égarées.

Chat échaudé craint l'eau froide, et les socialistes de Tourcoing ne se soucient point de se faire rouler de nouveau.

Quelles chances de succès reste-t-il donc à M. Dron ?

Le moude des fonctionnaires.

C'est là qu'il va porter tous ses efforts. La circonscription de Tourcoing comporte six à sept cents fonctionnaires de tous ordres ; il donnera des ordres pour que tout ce monde observe au second tour la même discipline qu'au premier.

Malheur à l'employé de mairie, au donateur, au facteur, à l'ouvrier des chemins de fer, qui oserait manifester quelque indépendance.

Il attend même plus de fonctionnaire que son simple bulletin de vote ; il en fera un agent électoral. Et si cela ne suffit pas, il appellera des circonscriptions voisines tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, dépendent des administrations de l'Etat, du département ou des communes.

Au premier tour, il n'a pas hésité à faire transférer dans sa circonscription des électeurs domiciliés dans des circonscriptions voisines ; M. Dron a pris ainsi des suffrages à M. Eugène Motte et à M. Grossau.

A ce moment, le candidat radical espérait encore l'emporter de haute lutte ; il se croyait invincible.

Mais, aujourd'hui qu'il se voit en minorité dans sa circonscription, à quels artifices, à quelles escobarderies électorales ne se livrera-t-il pas ?

Tous les moyens lui seront bons pourvu qu'il soit nommé.

Nous ne saurions donc trop engager nos amis à veiller autour du scrutin du 11 mai. Il en verra de drôles... Toutefois, il sera bon de relever tous les actes illégaux qui seront commis par les amis de ce candidat radical aux abois. Ils relèveront ses illégalités, tous les tripotouillages qui ne manqueront pas de se produire, car il sera nécessaire, dès la rentrée de la Chambre, dans le cas où M. Dron viendrait à voler son siège, de faire un exemple.

En 1898, M. Dron ne s'est pas gêné pour faire invalider l'élection de M. Albert Masurel, en apportant à la Chambre des faits couverts qui étaient loin d'avoir le degré d'immoralité et d'illégalité de ceux que l'on a relevés contre lui il y a huit jours.

Nous serions bien naïfs si nous nous montrions à son égard miséricordieux et indulgents. En politique, il faut aboutir, et c'est là que la loi du Talion peut trouver utilement son application : Œil pour œil, dent pour dent.

Remerciements de M. Grousseau à ses électeurs

M. Grousseau, député, adresse à ses électeurs, la lettre de remerciements suivante qui nous est arrivée trop tard pour l'insérer dans notre numéro de mercredi dernier :

« Mes chers concitoyens,

« Je suis profondément touché de votre confiance et je vous en remercie du fond du cœur.

« Vous m'avez remis la défense de vos libertés, de vos droits et de vos intérêts. Quelle helle et noble cause ! Je vais m'y consacrer tout entier avec un désir ardent de contribuer, dans la mesure de mes forces, à la grandeur de la France et à la prospérité du Nord.

« A tous les amis de la première et de la dernière heure, j'adresse l'hommage de ma

« Monsieur de Pléto, ramassez donc la béquille de cette pauvre femme, » commanda la princesse avec une sévérité dont elle n'avait pas l'habitude.

Il obéit, la rage dans le cœur.

« Et voilà pour vous faire oublier cet accident, ma bonne, ajouta la fille de Stanislas en glissant une pièce d'or dans la main ridée qui avait un moment serré la sienne.

« Dieu bénisse notre bonne princesse ! J'avions bien prédit qu'vous seriez reine !... Et vous, j'prédisons qu'vous s'riez pendu ! » jeta-t-elle au jeune écuyer penaud et confus.

Ce léger incident laissa un nuage dans l'esprit de la princesse et la fâcheuse impression que lui avait tout d'abord causée le prétendu Robert n'en fut pas modifiée au contraire.

Au reste, il n'avait su mériter aucune sympathie, et chacun le détestait plus ou moins ouvertement.

Parmi ses ennemis se distinguaient particulièrement le chien de Stanislas, Zerko et le nain Bébé. Avait-il marché sur la patte du premier ? Lui avait-il tiré la queue ? et avait-il gagné son intimité par quelques gentilles de ce genre ? Tousjours est-il qu'à sa vue le king's-charles entraînait dans des rages folles, bérissant ses longs poils, dressant ses oreilles, et aboyant à l'étrangler.

« Je ne sais ce qu'a cette vilaine bête, je ne lui ai cependant rien fait, » protestait Julien avec humeur. Était-ce vrai ?

En tout cas, il ne pouvait invoquer cette excuse à l'égard de Bébé, à qui il n'avait pas pardonné ses innocentes plaisanteries et qu'il s'ingéniait à tonner contre de cent façons, sans pitié pour sa taille d'infortuné.

Un jour, le surprenant, sans témoin, aux environs des cuisines, où le nain, fort gourmand de son naturel, rôdait assez fréquemment, il l'avait introduit bon gré mal gré dans la four

vive reconnaissance. A tous les citoyens, des cantons de Tourcoing-Nord et de Quenoy-sur-Deûle, j'offre mon complet dévouement.

» GROUSSEAU. »

Par la contrainte par la violence et par la fraude

La bande Droniste a essayé dimanche dernier de faire subir un suffrage universel une sorte de « coup du Père François » qui n'a heureusement pas réussi.

Tous les réformés, les ajournés et les tireurs au flanc de cénacles maçonniques, tons les dévots de la congrégation laïque de la Solidarité se sont mis en mouvement, pour terroriser la population, pour contraindre les malheureux qu'ils menaient au scrutin de voter pour leur chef de file, le F. Dron.

Les fonctionnaires, ayant, par ordre, changé leur domicile réel en un domicile électoral fictif, qui se trouvait pour les facteurs être à la poste, pour les employés du chemin de fer et les douaniers à la gare, ont du, par ordre également, voter comme un seul homme pour M. Dron, qui peut les briser d'un coup de plume.

Et dire que tous ces gens là sont des soldats français, qu'ils ont porté l'uniforme, et que beaucoup le portent encore.

Couards ?

Français, ils ont voté pour Dron qui a prêté son concours à toutes les entreprises de la bande de traitres cosmopolites qui se déchire les dernières crismes de la richesse française ; soldats, ils ont donné leur voix à celui qui a applaudi à toutes les vexations contre notre armée ; citoyens, ils ont acclamé l'homme qui a ruiné leur ville en attendant qu'il ruine la France.

Mais, ce sont des fonctionnaires, et il est entendu que les fonctionnaires n'ont le droit sous la République Française, que d'être des amis de gouvernement quel qu'il soit. Mélinistes sous Méline, Waldeck-Roussistes sous Waldeck, Dronistes sous Dron et Tartempionnistes sous Tartempion. Voilà qui est bien fait pour nous donner une idée de la mentalité très élevée de ces budgetivores.

Mais, c'est moins à tous ces pauvres diables qu'il faut en avoir qu'à la bande innombrable, à l'association secrète de mal-faiteurs qui se cache à l'ombre de la Solidarité. C'est là que se manigancent les innombrables atteutats contre le suffrage universel et l'indépendance des électeurs, qui se commettent régulièrement à chaque élection dans Tourcoing.

Car, si on ne condamnait pas les électeurs au scrutin, si les agents de la solidarité n'employait pas au profit de leur maître, la ruse, la délation, l'espionnage et la contrainte, il y a beau temps que l'inventeur des pompes funébres serait étendu sans vie sur le carreau électoral.

Pour se faire une idée de tout le mensonge de l'élection de dimanche, que l'on compare les résultats de Mareq-en-Barceul, de Bondues, de Monvax, ce fief du sire Vincent, de Neuville, et on verra que là ou la contrainte et la violence Droniste n'existent pas, le peuple jnge plus sainement et vote avec plus d'indépendance.

Isolé, l'électeur n'a de conseil que de sa propre conscience, tandis que dans Tourcoing livré aux innombrables casseroles de la solidarité, les ennueux Dronistes marchent de gré ou de force au scrutin, conduits comme un vil troupeau dont on se sert et que l'on méprise tout en le terrorisant par tous les moyens.

Et dire que ce cambriolage électoral est

dont il avait refermé la porte et où le petit homme était demeuré prisonnier jusqu'au retour du cuisinier venant allumer le feu. A ses cris, ce dernier, effrayé, avait commencé par prendre bravement la fuite, croyant son four ensorcelé et lorsqu'on avait enfin délivré le captif, il sentait déjà le roussi...

Une autre fois, son persécuteur, le rencontrant seul dans la campagne, l'avait emporté sous son bras comme un paquet, criant et gesticulant, et l'avait déposé au milieu d'une houblonnière dont les hautes tiges le cachaient tout entier comme les feuilles d'oseille de Gulliver à Boobdingnac.

Aussi poltron que gourmand, l'infortuné Bébé s'était en perdu dans une forêt vierge et, sans chercher à en sortir, il s'était assis par terre, tout pleurant et angoissé s'attendant à voir surgir les bêtes féroces qui venaient hanter un pareil lieu ! On ne l'y avait découvert que fort avant dans la nuit, transi, grelottant de fièvre, et, malgré sa bienveillance ordinaire, et son extrême indulgence, Stanislas avait dû tancer vertement le coupable.

Mais les remontrances royales n'avaient pas plus d'effet que les objurgations paternelles.

« Si vous m'avez fait quitter la Bretagne pour me gêner et me contrarier en tout, grand merci, répondait grossièrement le fils inconnu.

— Mais la fortune dépend de la conduite, mon enfant, tu peux parvenir aux premières charges de l'Etat par la protection de la reine...

— Une pécore qui m'blesse et m'humilie sans cesse, et dont la noblesse ne vaut pas mieux que la nôtre.

(A suivre).

FEUILLETON du COURRIER DE TOURCOING du Dimanche 4 Mai 1902

L'ÉCUYER DE LA REINE

PAR Arthur DOURLIAC

Fâcheuse impression

Il roula des yeux effarés et ne répondit pas. « Ne comprenez-vous plus notre Idiome natal ? Interrogea Stanislas avec un léger reproche.

— Excusez-le, sire, dit vivement le chevalier, essayant de parler ce coup imprévu, en Bretagne, mon neveu ne pourrait exercer sa mémoire en conversant avec personne, mais je dirai à Votre Majesté, comme feu Son Eminence le cardinal Mazarin : « S'il parle mal le polonais il le pense bien. »

— Maître Ambrosius qui prétend sans cesse que je m'abreuve à l'eau du Léthé pour oublier ses leçons ! Il paraît que je ne suis pas le seul, » murmura l'incorrigible Bébé.

L'impression était produite, et ni les efforts de M. de Mauron, ni la bienveillance du vieux monarque, ne parvinrent à dissiper la gêne pénible qui pesa sur la fin de l'audience.

Quand le père et le fils se retirèrent, il y eut un soupir de soulagement.

« En vérité, dit le roi tout pensif, je n'aurais jamais reconnu le fils de mon brave Pléto.

— Il lui ressemble cependant.

— Oui... en mal. Les traits sont les mêmes, mais l'expression diffère sensiblement, et il n'a rien de l'angélique beauté de sa mère, ajouta la reine.